

# Têtes au choco

Tout meurt un jour: les hommes, les langues, les maisons, les objets et les idées. Nous tentons, avec force prothèses destinées à soutenir notre mémoire, d'empêcher l'oubli ou alors de l'accélérer. C'est ainsi que des monuments disparaissent et que des lieux sont débaptisés. Les dictionnaires sont revisités et les mythes se voient donner un sens nouveau. Lénine est embaumé et Jefferson est sculpté dans la pierre, d'autres sont béatifiés ou figurent dans le programme d'études des écoles supérieures. Les musées invitent à des voyages dans le temps, les nécropoles de soldats exhortent les survivants au souvenir et les écrits sacrés conservent les citations et commentaires comme d'éternelles vérités. Somme toute, c'est le vainqueur qui écrit l'histoire, et il s'avère que chacun se sert des décombres d'autrefois pour construire du neuf. Mais comme chaque génération pose d'autres questions au passé, la façon dont elle traite ce dernier n'est pas indifférente. Il s'agit de différencier les diverses cultures du souvenir, de distinguer le travail rigoureux de l'historien des falsifications des idéologues, de savoir faire la différence entre les usages linguistiques reflétant de nouvelles convictions et la censure des systèmes totalitaires.

Que penser des étudiants qui veulent faire disparaître le buste d'Auguste Forel (1848–1931) de l'université? Voici des années, le «Beobachter» s'était déjà emporté à propos des fourmis qui ornaient le billet de mille francs. Ce psychiatre, directeur du Burghölzli, était en effet un entomologiste remarquable, un réformiste missionnaire et un eugéniste radical. Il a déclaré des choses inacceptables pour notre temps, tout en se distançant clairement de l'idéologie nazie des débuts. Il a combattu pour les droits des femmes et se déclarait partisan de la religion bahá'í. Doit-on le priver de son piédestal parce que nombre de ses idées ont pris une signification funeste à la lumière d'événements survenus ultérieurement? Dans ce cas, il faudrait aussi éliminer Friedrich Nietzsche ou dégrader Isaac Newton, parce que le découvreur de la gravitation a écrit davantage de manuscrits sur des spéculations théologiques et des expériences alchimiques que sur la physique. Et qu'allons-nous faire de Napoléon?

C'est grâce aux protestataires que le débat s'éveille. Que la direction de l'université passe la patate chaude à une commission d'éthique qui

pond un livre sur la question [1] en dit long sur la mécanique académique. Cela dit, les sources sont ainsi ouvertes à tous et l'on peut en débattre et juger librement. Toute autre approche serait totalitaire, à l'image de la liquidation de quel qu'un en tant que non-personne et des retouches apportées à une photo où disparaît soudain un partisan. Dans «1984» de Georges Orwell, le héros travaille au Ministère de la vérité. A cet endroit, des documents sont inlassablement corrigés, voire détruits ou réécrits, selon la formule: qui contrôle le passé maîtrise le présent.

Nous sommes enfin arrivés à la «tête au choco» qui est une création langagière très politiquement correcte. La formule remplace la tête de nègre d'autrefois et a au moins le mérite d'être inoffensive: un exercice pédagogique périlleux bien intentionné, mais qui ne réussit pas toujours. Ce qui a commencé aux Etats-Unis comme combat libéral de gauche contre les stéréotypes langagiers s'est transformé en vocabulaire agressif des opposants conservateurs. La volonté éducative contient toujours un tour de main magique: loin des yeux, loin de la pensée. Qui voudrait contester que des écorces de mots vides de sens transportent aussi des démons? Convaincre vaut toutefois mieux qu'exorciser. Dans l'Etat orwellien, la langue épurée du parti définit la mémoire. Mais la langue ne se laisse pas canaliser. Elle se développe avec anarchie où elle veut, surtout lorsqu'elle doit par décret disparaître du domaine public. On peut décrocher des tableaux, détruire des statues, brûler des livres et mettre des mots à l'index. Bien des choses finissent à juste titre dans les poubelles de l'histoire, mais seulement quant elles ont été utilisées jusqu'à la lie. «La science de l'histoire ne peut, dans son ensemble et dans ses objectifs, être autre chose que de l'hygiène historique» écrit Herbert Lüthy, historien et journaliste (1918–2002), «[...] elle est un effort intense de remplacer nos mythes historiques, nos justifications, nos angoisses et nos fantasmes par une démarche et un savoir conscients. Car les décombres de l'histoire incomprise, qui continuent à opérer dans l'ombre, se trouvent moins sous une forme extérieure – dans les lieux où nous vivons – que dans notre propre conscience» [2].

*Erhard Taverna*

1 Leist A (Hrsg.). Auguste Forel – Eugenik und Erinnerungskultur. Zürich: vdf Hochschulverlag; 2006.

2 Lüthy H. Wozu Geschichte? Zürich: Arche; 1969.